

Les aventures D'archibald P. Batts,
millionnaire

N° II – L'incident du bracelet de diamants



Emeric Hulme-Beaman

Illustrations de Malcolm Patterson

Gloubik Éditions
2022

Cette nouvelle est initialement parue dans ***The English illustrated Magazine*** de juin 1900 sous le titre ***The incident of the diamond bracelet.***

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

Je venais de finir de dîner un soir, et me jetant dans un fauteuil, j'étais sur le point d'allumer un cigare, quand on frappa soudain à ma porte, et l'instant d'après Archibald Batts entra.

— Mon cher ami, dis-je en me levant d'un bond, je suis heureux de vous voir... Un verre de vin ? Le porto est de 63... ou peut-être préférez-vous le whisky ? Cela fait des semaines que je n'ai pas eu le plaisir de vous rencontrer ! Où étiez-vous pendant tout ce temps ?

Batts se versa un verre de porto, qu'il tint devant la lumière, puis but à petites gorgées.

— J'aurais dit 68, observa-t-il calmement en reposant le verre.

— Bon sang, je crois que vous avez raison ! - J'avais confondu avec la carafe. - Asseyez-vous, mon cher ami, et prenez un cigare.

— Merci. Je suis allé au Caire.

— Au Caire ? Ah !

— Oui, j'y ai fait des affaires, remarqua-t-il.

Puis son regard se porta sur le grand miroir au-dessus de la cheminée, sur lequel étaient collées une douzaine de cartes d'inv-

tation. Il se leva tranquillement et, après avoir examiné l'une d'elles, se tourna vers moi en souriant.

— Je vois que vous allez au bal de Lady Denton, dit-il, mardi prochain. J'y vais aussi.

— Mais, ai-je souri, vous ne le pensez pas ! Je croyais que vous aviez renoncé à danser !

— Mais pas aux danses, expliqua-t-il. Du moins, pas entièrement, c'est-à-dire pas quand cela me convient d'y aller.

— Oh, vous avez donc un but, mon cher Batts, en allant au bal de Lady Denton ?

— Oui, répondit-il lentement, j'ai un but.

— Eh bien, curieusement, moi aussi.

Batts s'adossa à sa chaise et sourit.

— Mon bon Bertram, dit-il, j'applaudis à votre goût ! Elle est très jolie.

— Elle ? m'exclamai-je.

— La nièce du colonel Luxmore.

— Grands dieux ! Comment diable avez-vous su que M^{lle} Luxmore serait au bal de Lady Denton ?

— J'ai eu le privilège de pouvoir jeter un coup d'œil sur la liste des invités de Madame.

— Et vous la connaissez ? Demandai-je, surpris.

— De Lady Denton ? Certainement.

— Non, non ! M^{lle} Luxmore... les Luxmore !

— Je ne pense pas. Contrôlez votre étonnement, Bertram ! Je t'ai entendu plus d'une fois mentionner la jeune femme en termes d'adoration discrète et j'en ai tiré mes conclusions. Elle est l'une des belles de la saison. Cela, bien sûr, vous le savez aussi bien que moi. Mais vous n'êtes peut-être pas au courant du fait que le bal de Lady Denton est donné entièrement en l'honneur de M^{lle} Luxmore... pour célébrer l'anniversaire de cette charmante jeune femme, en fait.

— Je l'avais deviné, dis-je. Lady Denton n'est pas seulement une très vieille amie des Luxmore, mais aussi, je crois, une lointaine parente. Elle tient presque lieu de mère à Ethel... ahem ! à M^{lle} Luxmore.

— Ho, ho ! sourit Batts, c'est allé aussi loin que ça, n'est-ce pas ?

— C'est une héritière, répondis-je. Moi, je ne suis qu'un misérable auteur.

— Vous, les auteurs, vous n'avez pas besoin de vous dénigrer, - bien que ce soit la mode pour vous de le faire - d'attacher au

nom d'auteur l'un des adjectifs « misérable », « pauvre » ou « en difficulté » ! C'est un simulacre de modestie. Bertram, vous savez assez bien que l'auteur à succès d'aujourd'hui est le chouchou de la société ; que le chemin de l'auteur moderne est parsemé de roses et non d'épines ; que les traditions de Grub Street du passé ont pris fin avec l'époque de Goldsmith et de Johnson ! Être auteur est en soi une recommandation aux faveurs des jeunes filles. Mais, ajouta-t-il d'un air perplexe, je suppose qu'en l'occurrence vous n'êtes pas le seul concurrent ?

— Oh ! je ne suis pas du tout un concurrent, répondis-je négligemment. M^{lle} Luxmore a reçu des offres, bien sûr.

— En effet. Et elle les a refusées ?

— Elle a refusé le comte, je n'en connais pas d'autres.

— Le comte ? demanda rapidement Batts.

— Le comte di Carrala, un noble italien d'une grande richesse, qui s'est illustré dans la société londonienne ces derniers temps. Vous l'avez peut-être déjà rencontré.

— Le comte di Carrala, répéta Batts, cette fois lentement et les yeux fixés sur son verre à vin.



"I see you are going to Lady Denton's ball," he said.

— Oui, Carrala, il était... je peux le répéter sans abuser de la confiance. Ce n'est pas un secret... un prétendant à la main de M^{lle} Luxmore.

— Ah, dit Batts, - et pendant quelques instants il resta silencieux, semblant absorbé dans la contemplation de la fumée de son ci-

gare. - Un prétendant éconduit !

— Et bien, quoi ? dis-je en riant. Vous semblez intéressé. Un prétendant éconduit, sans aucun doute.

— D'autant plus que le comte di Carrala est précisément l'homme que j'ai décidé d'aider à assister au bal de Lady Denton dans le but de le rencontrer.

— Quoi ! C'est donc un de vos amis ? demandai-je avec surprise.

— En aucune façon. Je ne le connais même pas.

— Encore une énigme ! murmurai-je.

— Une énigme bien simple. Je souhaite faire sa connaissance, c'est tout.

Mais je compris au ton avec lequel Batts prononça ces mots que ce n'était pas tout, et j'attendis l'éclaircissement qui, je le savais, suivrait en temps voulu.

— Vous m'avez peut-être entendu parler, reprit Batts. après une légère pause, d'un vieil ami à moi qui est maintenant mort... un homme appelé Exley.

J'avais entendu Batts. mentionner ce nom plus d'une fois, et je fis donc un signe de tête affirmatif.

— Exley a épousé une jeune italienne

d'une grande beauté et d'une haute famille. Je n'ai pas besoin de répéter son nom, mais elle descendait des Borgia.

— Ah ! dis-je. Tant de familles italiennes font cela !

Batts sourit.

— Dans ce cas, je pense qu'il y avait une justification, observa-t-il. Puis son visage prit soudain une expression dure. Exley est mort peu après son mariage, laissant tout son argent à sa jeune et belle épouse. Et elle...

— Oui. Elle...

— ... s'est remariée.

Batts sirotait son vin en parlant.

— Qu'est-ce que tout cela a à voir avec le comte di Carrala ? demandai-je.

— Simplement, répondit Batts, qu'il m'est apparu qu'il y avait un léger mystère lié à la mort d'Exley auquel il est possible - possible, dis-je. Au mieux, je ne peux que conjecturer - que le comte pourrait détenir un indice.

Je secouai la tête.

— Je suis complètement mystifié, avouai-je.

— Eh bien, dit Batts en se levant, c'est une question que je préférerais ne pas abor-

der... du moins pour le moment. Bonne nuit, mon cher Bertram. Nous nous retrouverons au bal. Au fait, ajouta-t-il, lors d'une occasion de ce genre, il existe une coutume du vieux monde, n'est-ce pas, qui sanctionne l'octroi de cadeaux d'anniversaire à la jeune femme en l'honneur de laquelle les festivités ont lieu... une coutume qui existe en Italie ?

— Je ne sais pas, c'est possible.

Batts s'arrêta devant la porte, comme s'il réfléchissait. Puis il leva les yeux vers les miens.

— Nous allons supposer cette possibilité, dit-il d'un ton curieux. Et, Bertram, avant de partir, laissez-moi vous dire deux choses, mon cher ami. La comtesse de Carrala, ainsi que son frère, seront présents au bal. Et les Carrala ont en Italie la réputation d'être une famille revancharde !

Sur cette allusion, Batts salua, sourit et quitta la pièce.

Après son départ, je restai assis un certain temps, fumant pensivement. Je savais que Batts parlait rarement sans motif ou agissait sans but. Et quel pouvait être son motif et son but dans le cas présent était la question qui me laissa perplexe pendant les deux jours suivants. Le matin du troisième jour, c'est-à-dire le jour du bal de Lady Den-

ton, j'ai reçu une note précipitée de Batts. Il ne contenait que deux lignes :

« Mon brougham viendra vous chercher ce soir à 8 h 30. Soyez ponctuel, prêt à m'accompagner chez les Denton à cette heure. »

Le mot « ponctuel » était souligné, et j'avoue avoir été un peu étonné à la fois de l'heure précoce fixée par Batts pour notre départ et de l'importance qu'il lui accordait. De toute évidence, ici aussi, il avait un motif. Je jetai un nouveau coup d'œil au carton d'invitation. Le bal devait commencer à neuf heures. Cela signifiait bien sûr 9 h 30, mais Batts avait commandé sa voiture pour 8 h 30. Lui prêtant cependant un dessein suffisamment rationnel, je me tenais prêt à l'heure prévue, et je n'ai pas attendu. Batts arriva dans son brougham à la demi-heure dite et sonna à la porte. Je répondis moi-même.

— Nous sommes sûrement très en avance ! fis-je remarquer en jetant un léger pardessus sur mon bras.

— Je veux être en avance, répondit-il. Venez, Bertram, montez !

Nous étions, je crois, les premiers - ou, en tout cas, parmi les premiers - à arriver à la maison de Lady Denton, et on nous fit entrer dans le vestiaire des gentlemen, que nous trouvâmes vide. Batts regarda autour

de lui avec un sourire satisfait.

— C'est bien ! fit-il remarquer avec complaisance. Nous sommes dans les temps.

— Le bon moment ! répétai-je. Nous sommes une demi-heure trop tôt, mon cher Batts ! Je déteste arriver en avance à ces réceptions ! - Je me jetai sur une chaise. - Cependant, ajoutai-je, vous avez, sans doute, une raison.

— Oui, observa-t-il, j'ai, comme vous le suggérez gentiment, une raison. Je vous ai dit que je voulais être en avance. Je vais maintenant vous dire pourquoi.

— Je vous en prie.

— Eh bien, mon bon Bertram, poursuivit Batts, ma raison est la suivante. J'ai envie d'être dans la salle de réception quand le comte et la comtesse de Carrala arriveront. Ils peuvent arriver tôt ou tard, mais j'ai l'impression qu'ils arriveront tôt, d'où mon désir de les devancer.

— Mais quel est donc votre but dans tout cela ? demandai-je d'un ton un peu agressif, car les manières de Batts m'agaçaient parfois par leur calme et leur condescendance.

— Mon but ? répéta-t-il. Un caprice, mon cher Bertram, un caprice, rien d'autre. Les tous invités seront sans doute présentés à

M^{lle} Luxmore dès leur arrivée - en tout cas, ceux d'entre eux qui seront jugés dignes de cet honneur, ajouta-t-il en souriant.

— En d'autres termes, les Carralas.

— Bien sûr. Ils sont, comme vous me l'avez dit, déjà plus ou moins intimement connus. Il est possible - juste possible, vous savez - que les Carrala (selon cette coutume à laquelle je faisais référence l'autre jour) profitent de cette occasion pour faire un petit cadeau d'anniversaire à la jeune femme. Ce ne serait, après tout, qu'une gracieuse reconnaissance de l'occasion ! Un bouquet de fleurs, peut-être, ou un bibelot.

Il s'arrêta et arrangea sa cravate devant le verre.

— Très improbable ! m'exclamai-je, car je n'aimais pas l'idée que M^{lle} Luxmore puisse être bénéficiaire de faveurs de la part d'étrangers. Il est peu probable que Carrala lui offre un cadeau d'anniversaire !

— Au contraire, c'est précisément la considération qui pourrait inciter un étranger à dissimuler son chagrin par une indifférence facile, comme le laisserait entendre une générosité négligente, par exemple.

— Mais pour ce qui est de la délicatesse...

— Par délicatesse, sa sœur, peut-être, pourrait être la porteuse du gage ! Mais nous gaspillons nos pensées en conjectures inutiles. Et si nous montions à l'étage ?

J'haussai les épaules et suivis Batts hors du vestiaire. Nos noms furent annoncés, et un instant plus tard nous serrions la main de Lady Denton, qui nous salua avec la courtoisie franche et géniale d'une hôtesse vraiment bien élevée.

— Ma chère Lady Denton, je constate que nous sommes un peu en avance, remarqua Batts avec un sang-froid admirable, regardant la grande salle de réception vide, tandis que je me retournais pour parler à M^{lle} Luxmore, qui se tenait à proximité.

— Il n'est jamais trop tôt pour être le bienvenu, M. Batts, répondit Lady Denton en souriant. Mais, vous voyez, ils commencent à arriver...

Et comme elle parlait, la porte s'ouvrit et de nouveaux invités furent annoncés. En quelques minutes, la salle commença à se remplir rapidement, et chaque nouvel arrivant, je le remarquai, faisait un petit compliment à la belle jeune femme en l'honneur de laquelle il semblait être généralement entendu que le bal était donné. Dans de nombreux cas, ces compliments étaient accompagnés de la présentation de bouquets, de sorte

qu'avant très longtemps, M^{lle} Luxmore semblait se tenir dans une sorte de jardin de fleurs miniature, elle-même (pensais-je) la fleur la plus épanouie et la plus belle de toutes. Pendant ce temps, Batts se déplaçait dans la pièce avec l'aisance et l'assurance qui le caractérisent, discutant avec certaines de ses connaissances, saluant d'autres, mais gardant tout le temps un œil discret sur la porte. De la salle de bal, on entendit bientôt l'orchestre jouer les premières mesures d'une valse. Le bourdonnement des conversations emplit l'air. Les danseurs étaient déjà occupés avec leurs programmes, et un gentleman s'était approché de M^{lle} Luxmore pour la réclamer pour la première danse, quand soudain Lady Denton lui toucha le bras.

— Un instant, ma chère. Voici les Carralla ! Murmura-t-elle.

Et alors même qu'elle parlait, je vis Batts se diriger discrètement vers le groupe et prendre place près de M^{lle} Luxmore.

La comtesse de Carralla, son bandeau posé sur le bras de son frère, s'avancait avec un port quelque peu hautain. C'était une femme d'un aspect des plus frappants, grande, d'une belle silhouette, et dont le visage mêlait à la fois les pires et les meilleurs attributs de sa race. On aurait pu dire que c'était un beau visage - il était sombre et



"Allow me, dear Miss Luxmore, to clasp it on your wrist," repeated the Countess.

d'un caractère imposant, mais avec à peine assez de féminité pour le rendre entièrement plaisant, et assez de dureté pour le rendre presque repoussant. Entre la comtesse et son frère, il existait une étroite ressemblance. Lui aussi était un homme d'aspect rébarbatif, bien que personne ne puisse nier qu'il était beau. En s'approchant de Lady Denton, il remit à sa sœur un étui en maro-

quin, puis, avec une inclinaison basse, recula d'un pas. La comtesse tendit la main à notre hôtesse et murmura quelques mots conventionnels. Puis elle se tourna lentement vers M^{lle} Luxmore, qui sembla se dérober un peu à son regard.

— Ma chère M^{lle} Luxmore, dit-elle, parlant distinctement et dans un anglais admirable, bien qu'avec un accent marqué, permettez-moi de vous offrir nos sincères félicitations et nos bons vœux pour votre anniversaire. Permettez-moi également - elle ouvrit en prononçant ces mots l'étui en maroquin et en tira un beau bracelet en diamants - permettez-moi, ma chère jeune amie, au nom de mon frère et de moi-même, de serrer cette bagatelle à votre joli poignet. Je suis sûr qu'elle vous ira bien !

M^{lle} Luxmore balbutia une réponse incohérente de remerciements - elle était visiblement déconcertée et affligée, mais ne savait pas comment rejeter cet acte de courtoisie apparemment bien intentionné. Il s'agissait d'un beau cadeau. Elle aurait voulu le refuser, mais, comme il venait de la comtesse et non du comte, elle ne trouvait pas d'excuse pour le faire. Lady Denton, de son côté, semblait aussi heureuse du cadeau de la comtesse à sa protégée que M^{lle} Luxmore en était ennuyée.

— Quel joli bracelet, et comme c'est original ! s'est-elle exclamée. Vraiment, Ethel, je suis encline à vous envier !

— Permettez-moi, chère M^{lle} Luxmore, de le serrer à votre poignet, répéta la comtesse, car la jeune femme montrait encore des signes de réticence. Le comte se tenait à l'écart, un sourire sinistre aux lèvres. Batts était au coude de la comtesse, dessinant négligemment sur un gant de chevreau blanc. M^{lle} Luxmore fit un pas en avant et tendit en rougissant son doux bras blanc. La comtesse sortit le bracelet de son écrin, l'ouvrit. Elle s'apprêtait à le placer au poignet de M^{lle} Luxmore lorsque Batts, se penchant en avant, se prit les pieds dans une chaise, trébucha, poussa une exclamation et, dans un effort soudain pour sauver son équilibre, tendit le bras d'un geste maladroit et, ce faisant, arracha accidentellement le bracelet de la main de la comtesse. Il tomba avec fracas sur le sol. Il y eut un murmure furieux d'étonnement et de dégoût. Le comte serra le poing et fit un pas vers Batts. La comtesse tourna vers lui un regard plein de haine et de colère. Seul Batts garda tout son sang-froid. Il se baissa rapidement et ramassa le bracelet, s'excusant à haute voix de son impardonnable maladresse. Puis, avec une révérence, il offrit le bracelet à M^{lle} Luxmore. Mais, ce faisant, ses yeux se posèrent une seconde

sur le lacis d'or du bijou. Il eut un petit sursaut de surprise.

— Mille pardons, s'exclama-t-il, mais je crains que ce bracelet ne soit... ne soit un peu déformé. Comment puis-je espérer votre pardon, M^{lle} Luxmore... et le vôtre, comtesse ?

Il se tenait debout, irrésolu, regardant de l'un à l'autre, le bracelet à la main.

— Donnez-le moi, Monsieur ! dit la comtesse avec hauteur.

— Permettez-moi au moins d'avoir la satisfaction de réparer le bracelet, dit vivement Batts ?

— Je crois qu'il est indemne, dit la comtesse en examinant attentivement l'objet.

— Laissez-moi le voir ! interrompit le comte avec une brusquerie brutale.

Et il prit le bracelet à sa sœur.

Batts se pencha en avant et murmura quelque chose à la hâte à M^{lle} Luxmore. La jeune femme sursauta et lui jeta un regard sauvage et effrayé.

— Comme si vous teniez à votre vie ! l'ai-je entendu murmurer à nouveau à son intention, puis il s'est détourné aussi rapidement.

— Je regrette, M^{lle} Luxmore, dit le comte

de Carrala en s'avançant l'instant d'après, qu'à cause de... de....

— La maladresse de ce monsieur ! interrompit sa sœur, avec un regard méprisant pour Batts.

Le comte sourit.

Batts s'inclina.

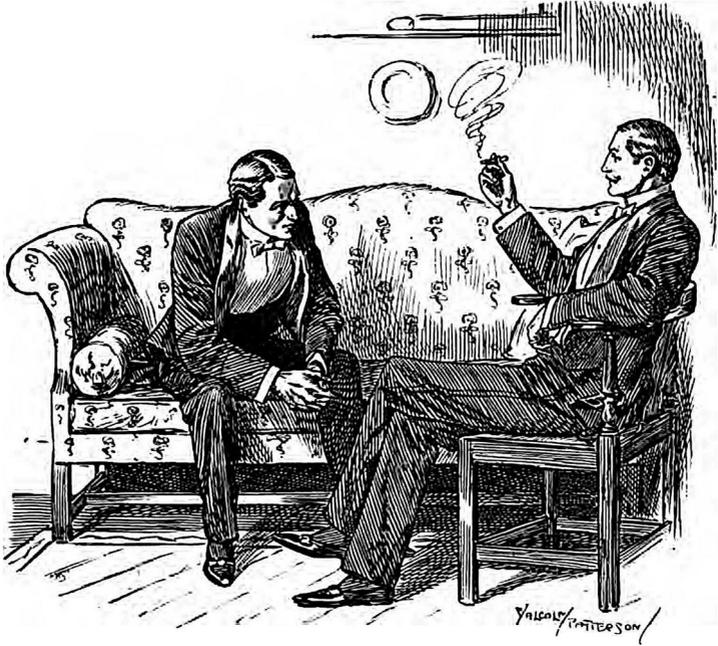
— J'accepte tout le blâme, et je suis le dernier à déplorer votre censure bien méritée, comtesse ! observa-t-il gaiement.

— À cause de cet... accident, continua le comte, sans se soucier de l'interruption, nous serons obligés de remettre à plus tard le plaisir de vous présenter cette insignifiante marque de notre considération.

— Oh, je vous en prie, ne vous excusez pas, murmura confusément M^{lle} Luxmore. Cela n'a vraiment aucune importance.

— Aucune, murmura Batts à mo noreille. Venez, Bertram, sortez de cette foule. Je veux vous parler.

Le comte et la comtesse s'éloignèrent, le groupe se dispersa, et nous avions à peine tourné le dos que l'incident semblait oublié par la foule dense de la salle de bal. Batts s'y fraya un chemin, et nous nous retrouvâmes bientôt seuls dans un coin tranquille d'une des salles adjacentes. Batts se jeta dans un



"But, my dear Batts," I exclaimed. "what is your theory?"

fauteuil et croisa ses jambes. Je fis de même.

— Eh bien, dit-il, je crains d'avoir fait un peu n'importe quoi.

— Si vous faites allusion au bracelet, je suis d'accord. Oui. Il n'a certainement pas été amélioré par la chute.

— Oh, mon cher Bertram, je ne fais pas allusion à cette partie de l'incident, dit-il en riant. Je voulais dire que l'objet était endommagé. Je l'ai fait tomber de la main de cette femme exprès.

— C'est pas vrai ! m'exclamai-je. Pourquoi diable ?

— Pourquoi ? dit Batts calmement. Pour sauver la vie de M^{lle} Luxmore.

Je bondis de ma chaise.

— Bon Dieu, mon vieux ! Que voulez-vous dire ?

— Tout simplement ceci, dit Batts : Je soupçonne fortement - ce qui équivaut presque à une conviction - que ce bracelet contient du poison. C'est cette conviction qui m'a amené au bal ce soir. C'est cette conviction qui m'a rendu impatient de faire la connaissance du comte de Carrala, en possession duquel j'ai découvert récemment que ce bracelet était passé. Je connais l'existence du bracelet, mon cher Bertram, depuis un certain temps déjà. J'ai accidentellement remonté la piste jusqu'à son propriétaire actuel. C'est pour en prendre possession moi-même que j'ai souhaité faire la connaissance de ce propriétaire, dont je savais qu'il serait présent au bal de Lady Denton. C'était mon intention, comme je vous l'ai dit il y a trois jours, d'aller moi-même au bal, mais je n'avais pas prévu alors le *dénouement* auquel nous venons d'assister. Il ne m'était pas venu à l'esprit que ce même bracelet que je cherchais serait offert comme cadeau d'anniversaire à la jeune femme en l'honneur de la-

quelle le bal est donné. Ce n'est que lorsque vous m'avez dit que le comte avait été rejeté par M^{lle} Luxmore qu'une vague possibilité s'est présentée à mon esprit - une possibilité que les faits de cette nuit ont concrétisée de la manière la plus surprenante ! Je suis plus convaincu que jamais. Les Carralas ont l'instinct à leur race de la vengeance. Ils possèdent tous les traits traditionnels de la famille dont ils sont issus. Cette famille, mon cher Bertram, n'est autre que celle des Borgia.

Il s'arrêta, et je le fixai avec une sorte de stupéfaction.

— Vous vous rappelez peut-être que je vous ai dit, reprit-il, que la fille que mon ami Exley a épousée descendait aussi des Borgia, en fait, elle était une parente de ces mêmes Carralas.

— Oui, je m'en souviens.

— Je vais maintenant vous dire autre chose. Cette dame, presque immédiatement après son mariage, a supplié son mari d'acheter pour elle un bracelet particulier, qui à cette époque (en raison de diverses vicissitudes familiales privées, que je n'ai pas besoin de raconter) était à vendre. Le bracelet était le même que celui que vous avez vu ce soir. Exley l'a acheté. J'ai, en fait, une lettre de lui dans laquelle il me raconte de

façon amusante tout ce qui s'est passé. Il a décrit le bracelet en détail. À partir de sa description, j'ai pu immédiatement identifier ce bracelet avec un célèbre bijou qui a été pendant des siècles en possession de la famille Borgia - un objet de renommée presque historique. Je m'intéresse à l'histoire des pierres précieuses et je me suis donné beaucoup de mal pour retrouver l'histoire de celui-ci. Eh bien, mon cher Bertram, j'ai découvert qu'une particularité très singulière était associée au bracelet : chaque fois qu'il passait des mains d'un propriétaire à un autre, son transfert était marqué par la mort d'au moins un de ses nouveaux porteurs. Cela m'a semblé être une coïncidence très significative. Imaginez donc mes sentiments lorsque, une semaine seulement après avoir reçu la lettre d'Exley, j'ai reçu la nouvelle de sa mort soudaine ! La tradition du bracelet s'accomplissait ici encore. J'ai décidé d'essayer d'aller au fond du mystère. Je me suis forgé mes propres théories, et afin de les vérifier, j'ai souhaité acheter ce bracelet. Malheureusement, j'en ai perdu toute trace depuis ce jour. M^{me} Exley s'en était débarrassée, et malgré tous mes efforts, je n'ai pas réussi à le retrouver, jusqu'à ce que le hasard me mette à nouveau sur sa trace. J'en ai entendu parler au Caire. Les Carrala y avaient séjourné et une de mes connais-

sances, que j'ai rencontrée chez Shepherd, m'a dit qu'il avait vu la comtesse porter un bracelet d'apparence très remarquable lors d'un dîner à l'ambassade peu de temps auparavant. Je lui ai demandé de décrire le bracelet. Il l'a fait, et j'ai tout de suite su que c'était celui que je cherchais. Je suis retourné à Londres, et la première invitation que j'ai reçue était pour le bal de Lady Denton. Vous connaissez la suite.

— Mais, mon cher Batts, m'exclamai-je, quelle est votre théorie ? Après tout, toute l'affaire repose sur une simple présomption !

— Une présomption basée sur les faits, répondit-il. Il est étrange, pour commencer, que le bracelet revienne toujours à un représentant de la vieille famille Borgia !

— Mais la comtesse de Carrala, interrompis-je, portait elle-même ce bracelet, dites-vous ? Et pourtant elle est vivante !

Batts sourit avec un peu de mépris. Cela m'amène à ma théorie, répondit-il. J'ai un schéma de ce bracelet. C'est une pièce curieuse. Le diamant est serti dans un cadre épais. L'orfèvrerie s'effile de part et d'autre du fermoir. L'ensemble a un aspect antique et maladroit. Eh bien, selon toute probabilité (pour écourter ma théorie), il y a un minuscule ressort secret attaché à une partie particulière du cadre, qui communique avec le

sertissage du diamant. La pression sur ce ressort, au moment de serrer le bracelet sur le poignet, pourrait raisonnablement être supposée agir, nous dirons, en libérant une aiguille minuscule, cachée dans le cadre de la pierre et trempée dans quelque poison secret et virulent. La pression, notez-le, serait dans ce cas appliquée par une autre personne - et non par le porteur lui-même - en d'autres termes, le bracelet devrait être serré au poignet de la victime par quelqu'un qui connaît le mécanisme secret du bijou. Le porteur serait alors conscient d'une légère piqûre d'épingle, à peine perceptible. Sans la pression exercée sur ce ressort, l'article pourrait, bien entendu, être porté en toute impunité. Pour en revenir à Exley, j'ai l'impression que sa jeune épouse, dans un moment d'espièglerie présumée, a insisté (comme le font parfois les jeunes femmes) pour accrocher son nouveau jouet au poignet de son mari et que celui-ci lui a permis en riant de satisfaire ce caprice enfantin... avec les résultats que l'on sait. C'est ma théorie, Bertram. Et si elle est vraie, j'ai peut-être sauvé la vie de M^{lle} Luxmore cette nuit - mais en même temps, conclut-il, j'ai rendu plus difficile la tâche de parvenir à mes fins et de vérifier mes soupçons en me procurant le bracelet.

— Ne pourriez-vous pas offrir au comte

un prix élevé pour ce bracelet ? demandai-je.

— Cela éveillerait probablement ses soupçons, répondit Batts. Et, de plus, compte tenu du fait qu'il vient de l'offrir à M^{lle} Luxmore comme cadeau d'anniversaire, la proposition pourrait avoir une connotation offensive.

— Mais compte tenu de la nature sérieuse de vos soupçons, il ne faut pas laisser les sentiments s'y opposer...

— Chut !

Batts me retint d'un geste. Je me suis tourné vers la porte. Elle s'était ouverte et le comte de Carrala lui-même se tenait devant nous. En nous voyant, il hésita, s'inclina et allait se retirer à nouveau, lorsque Batts se leva et s'avança vers l'Italien avec un sourire.

— Je crois que je vous dois des excuses, comte di Carrala, dit-il poliment. Je m'appelle Archibald Batts. C'est mon extrême maladresse qui a été responsable du fiasco dans le salon, vous vous en souvenez !

— Je vous prie de ne pas en parler, dit froidement le comte.

— Je n'aurais peut-être pas dû le faire, répondit calmement Batts, si ce n'est qu'il se trouve que je suis un collectionneur de

pierres précieuses - et le bref aperçu que j'ai eu de votre bracelet. Comte, me persuade qu'il s'agit d'un bijou d'une facture singulière et ancienne. Un bijou qui excite à la fois ma curiosité et mon avidité ! J'espère sincèrement que la chute n'a pas endommagé le bracelet ?

— Très légèrement, Monsieur, répondit le comte.

Batts sembla hésiter.

— En fait, fit-il, un peu bredouillant, je dois vous demander de me pardonner de vous faire une proposition quelque peu curieuse, Monsieur le Comte. Vous avez sans doute dans votre collection d'autres bibelots de valeur équivalente à ce bracelet, dont l'un ou l'autre pourrait, peut-être, servir également de cadeau à... une dame. Le bracelet que vous vous apprêtiez à offrir est (en raison de ma maladresse) légèrement endommagé. Pourrais-je vous convaincre de le remplacer par un autre bijou comme cadeau d'anniversaire à M^{lle} Luxmore, et me faire l'honneur de me permettre de proposer d'acheter ce bracelet ? Je donnerais beaucoup pour l'ajouter à ma collection de pierres précieuses passées de mode !

Pendant quelques instants le comte regarda Batts comme s'il voulait le frapper. Puis, avec un effort, il se maîtrisa.



*The next moment he had planted his heel upon the jewel and ground the setting
into a shapeless mass*

— Vous vous trompez, répondit-il d'un ton glacial. Je ne suis pas un marchand de pierres précieuses, Monsieur ! Je ne vends pas mes bijoux à des étrangers. En Italie, une telle proposition aurait été considérée comme un affront, mais ici, en Angleterre... !

Il haussa les épaules avec un dédain évident et se tourna vers la porte.

— Un instant ! dit Batts.

Le comte se retourna.

— J'ai des raisons de croire, comte di Carrala, qu'un mystère est attaché à ce bracelet. Et tôt ou tard, j'ai l'intention de le percer. Le bracelet n'a pas de valeur intrinsèque, mais je suis prêt à payer 5 000 livres sterling pour l'avoir, ou même plus. Un jour, comte, je l'aurai, conclut-il en fixant ses yeux sur le visage de Carrala, et en parlant lentement et très délibérément.

— Ah, dit le comte. Un jour, Monsieur, vous pensez que vous l'aurez ? et ses lèvres se tordirent en un affreux rictus.

Batts s'inclina.

— Un jour ou l'autre, répéta-t-il.

Le comte plongea brusquement la main dans sa poche de poitrine et en sortit l'étui en maroquin que nous avons vu précédemment. Il ouvrit l'étui et nous révéla le bracelet.

— Vous êtes prêt à payer 5 000 £ pour cela ? demanda-t-il à Batts.

— Oui, dit Batts.

— Et pourquoi êtes-vous si impatient,

Monsieur ?

— J'ai mes raisons.

Le comte éclata d'un rire moqueur :

— Ah, mon ami ! s'écria-t-il. Vous êtes admirable - mais vous êtes anglais - et vous m'avez fait, en tant de mots, une proposition... et même une menace. Vous voudriez entendre ma réponse à votre proposition et à votre menace, vous et votre ami ?

Batts s'inclina à nouveau.

— Hé bien, dit le comte, voici ma réponse !

En prononçant ces mots, il laissa tomber lourdement le bracelet sur le sol et, l'instant d'après, il avait planté son talon sur le bijou et réduit la monture en une masse informe. Le diamant roula hors de son orbite, la monture d'or fut pliée et tordue, le bracelet ruiné au-delà de toute possibilité de réparation, sa fabrication astucieuse brisée au-delà de toute possibilité de détection. Le comte s'est alors baissé et, ramassant le bracelet en or, il l'a tendu à Batts avec un simulacre de courtoisie.

— Permettez-moi de vous offrir... ce qu'il en reste ! remarqua-t-il avec une ironie exquise.

Batts haussa les épaules.

— Vous avez gâché le tapis de Lady Denton, observa-t-il calmement.

— Et quant au bracelet... ?

— Ah, mon cher comte, quant au bracelet, dit Batts, seuls vous et moi connaissons jamais son secret... maintenant !

Un sourire sinistre se dessina sur les traits du comte.

— Seulement vous et moi ! répéta-t-il avec une curieuse insistance, puis sans un mot de plus, il tourna son regard vers nous et quitta la pièce.